

LES CHRONIQUES  
MERVEILLEUSES  
TOME 2

LES CHAMPIONS  
DE ROME



SÉBASTIEN MORGAN

LES CHRONIQUES  
MERVEILLEUSES  
TOME 2

LES CHAMPIONS  
DE ROME



Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des comportements de personnes ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Les erreurs qui peuvent subsister sont le fait de l'auteur.

Le piratage prive l'auteur ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leur droit.

#### Crédits

Design de couverture : ©Morbooks Design

Design de page : ©adobe stock

Relecture et corrections du texte : Emilie Chevallier Moreux

Contrôle qualité : Julie Goubin

Maquette : Blandine Pouchoulin

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transférée d'aucune façon que ce soit ni par aucun moyen, électronique ou physique sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans les endroits où la loi le permet. Cela inclut la photocopie, les enregistrements et tout système de stockage et de retrait d'information. Pour demander une autorisation, et pour toute autre demande d'information, merci de contacter Jupiter Phaeton Éditions 35 rue Fonbalquaine 24100 Bergerac.

ISBN : 979-10-359-8592-9

Jupiter Phaeton éditions

Première édition : Décembre 2022

Dépôt légal : Décembre 2022

Copyright © 2022 Sébastien Morgan

[www.jupiterphaeton.com](http://www.jupiterphaeton.com)

*À Halima, guerrière et amazone, qui a conquis mon  
cœur il y a 22 ans ; on a affronté tellement de choses,  
dos à dos dans l'arène de la vie...*

*À Nina, je suis tellement fier de toi ! Tu es telle que je  
n'osais l'espérer.*

*À Norah, nouvelle fée qui enchante notre vie, aussi  
vive et pétillante que Clochette.*

*À la Duchesse B., classe et prospérité.*



# PROLOGUE

## AN 222 DE LA NOUVELLE ÈRE

*« Et cela arriva lorsque les enfants des hommes commencèrent à se multiplier à la surface de la terre et que des filles leur étaient nées, à une certaine année de ce jubilé les anges de Dieu les virent, car elles étaient belles à regarder, et se prirent des femmes parmi toutes celles qu'ils choisirent et elles leur portèrent des fils qui étaient néphilims. » Livre des Jubilés, chapitre 5*

## SAPHINA

L'empereur Héliogabale rabattit le capuchon de son lourd manteau de laine sur son visage. Sa bouche forma un rictus et ses yeux s'écarquillèrent lorsqu'il s'avança d'une démarche un peu raide vers le temple qui se trouvait de l'autre côté de la place du Mont Palatin, près du palais. À cette heure avancée de la nuit, personne ne se trouvait dans la rue. Seuls l'empereur et sa garde prétorienne, qui le suivait discrètement, arpentaient les pavés humides de la capitale impériale. Héliogabale, dévoré par sa foi, avait donné des ordres stricts pour ne pas être dérangé.



C'est donc seul que l'Empereur franchit le seuil du pronaos.

Le temple était décoré avec sobriété ; des colonnes doriques peintes en rouge soutenaient le plafond à intervalles réguliers. Au fond, une vasque gigantesque abritait un feu perpétuel. Héliogabale s'approcha, le regard braqué sur ce qui se trouvait juste derrière. Là, sur un autel de marbre blanc, reposait une pierre cristalline, d'un noir profond. Grande comme un homme, elle semblait habitée par une présence presque palpable. Héliogabale s'inclina profondément devant la vasque. Il pouvait voir les flammes jouer sur la surface du beryl. Elles y formaient des ombres qui se projetaient sur le mur d'en face et bougeaient de manière hypnotique.

*Ce sont les ombres... ? Ou bien le cristal bouge ? Ou encore est-ce dans la pierre qu'il y a du mouvement ?*

Le sentiment d'une présence devenait de plus en plus intense.

*Oui, il y a quelqu'un... Je le sens... Un être habite la pierre... Un être ? Non. Un dieu.*

Un frisson de peur le parcourut. Son cœur se serra. Comme à chaque lune noire, il venait se recueillir en ces lieux et, à chaque fois, il sentait cette force jaillir du cristal sombre et pénétrer en lui. Comme si les ombres projetées parvenaient à quitter leur mur pour pénétrer son corps et son âme.

Là, invariablement, une ivresse le saisissait, mais une ivresse différente de celle procurée par l'alcool ou les excès de la chair, qu'il pratiquait également à outrance... Non, ce frisson de plaisir était bien moins innocent



et beaucoup plus addictif. À chaque fois qu'Héliogabale plongeait sa conscience dans le cristal et ses formes mouvantes, il était pris de ce frisson voluptueusement pervers qui le terrassait jusqu'au plus profond de son être... mais qui, une fois passé, ne lui laissait que le goût de la cendre et une répulsion indicible envers lui-même.

Il ne pouvait pourtant pas s'en empêcher. Depuis qu'il avait découvert la pierre, le jour de ses treize ans, il ne pouvait plus s'en passer.

*Héliogabale...*

Il sursauta. Avait-il... ?

*Héliogabale...*

Non, il ne rêvait pas, on avait bien prononcé son nom... « Susurré » était même le terme exact. Il frissonna.

*Héliogabale...*

— Qui... Qui parle ?

*Héliogabale.... C'est moi...*

La panique le saisit, car la voix devenait de plus en plus claire. Il avait beau se retourner, il ne voyait personne. La voix était bien dans son esprit.

— Qui... Qui cela ?

*Ton dieu !*

Il sursauta, puis se laissa tomber à genoux. Sa vue se troubla... Il se sentait comme dans un rêve. C'était la première fois que le dieu lui parlait, la première fois qu'il entendait sa voix... Le « dieu de la montagne », Elagabal... que lui, jeune prêtre et Empereur, avait fait venir d'Émèse, la lointaine Syrie. Une fois couronné Empereur, il avait pris le nom de son dieu et l'avait installé dans un temple qu'il avait fait construire à cet effet sur le mont Palatin, le plus près possible de son palais.

*Je suis content, Héliogabale... Très content...*

L'Empereur exulta. Ce dialogue était la consécration de sa vie, encore jeune, mais déjà tout emplie de dévotions.

— Merci, Seigneur !

*Tu t'es donné beaucoup de mal pour faire construire ce palais et pour me faire venir jusqu'à Rome, dans un char d'or tiré par des chevaux blancs.*

— Rien n'est trop beau pour toi, Seigneur.

Plus que jamais, il vit distinctement une silhouette s'agiter dans le cœur noir de la pierre.

*Comme c'est ironique...*

— Ah ? Quoi donc ?

*Le grand Alexandre, le plus fameux des guerriers parmi les hommes, n'a pas eu la volonté pour m'écarter totalement.*

— Alexandre le Conquérant... Tu l'as connu ?

Un rire retentit, sec, avec une pointe d'hystérie, un trille sifflant éveillant les peurs les plus ancestrales. Héliogabale trembla. À cet instant, il sentit une main sur son épaule. Il était pétrifié et n'osait pas bouger. Du coin de l'œil, il pouvait voir de longs doigts blancs aux ongles acérés comme les serres des rapaces.

— Allons, Héliogabale, tu me pries depuis que tu es enfant. Ne me dis pas que tu as peur ?

La voix n'était plus dans sa tête, il l'entendait maintenant avec ses oreilles. Dans le cristal, plus rien ne bougeait.

*Serait-ce possible... ?*

— Bien sûr. Je peux sortir de ce tombeau... Parfois...



L'Empereur ferma les yeux. Il aurait voulu prier, mais se rendait compte que le seul être qu'il priait était précisément celui qui se retrouvait maintenant à côté de lui.

— N'aie pas peur, mon beau...

La main lui prit délicatement mais fermement le menton, puis tourna sa tête dans sa direction.

Héliogabale ouvrit les yeux.

L'être qui lui faisait face était un humanoïde à la silhouette fine et allongée. Il devait mesurer un mètre quatre-vingt et bougeait d'une manière étrange, légèrement saccadée. Sa peau était aussi pâle que la pierre était noire.

Il était dolichocéphale, son crâne glabre augmentait l'impression de dureté qui se dégageait de ses traits taillés à la serpe. Ses lèvres étaient comme une fine blessure ouverte dans ce visage lisse, et perpétuellement animées d'un léger sourire cruel. Mais le plus impressionnant étaient ses yeux. Ils étaient immenses, totalement noirs, sans pupilles, deux miroirs d'obsidienne dans lesquels se reflétait maintenant le visage du jeune Empereur.

Héliogabale frissonna. Puis trouva enfin la force de s'adresser à son dieu d'une voix tremblante :

— Seigneur... Que... Que dois-je faire pour te plaire ?

Le sourire de la créature se fit plus carnassier.

— Emmène-moi, susurra-t-il.

— Pardon ?

— Depuis que tu es au pouvoir, tu as suivi mes instructions.

*Oui.*

Il devait l'admettre ; dans ses rêves moites, il entendait parfois la voix de son dieu. Il se levait alors avec une idée fixe dans son cerveau embrumé. Cette idée devenait

une obsession, qui ne disparaissait que lorsqu'il l'avait enfin accomplie. Il pensait devoir ces idées à son génie créatif, jamais il n'avait imaginé que le dieu lui parlait réellement.

— Bien sûr, répondit-il, tétanisé par la vérité qui s'imposait à lui.

— Tu as multiplié les soirées de débauche dans ton palais...

— Oui.

— Tu as perverti les cœurs et les corps...

— Oui, mais les vieux conservateurs romains, les vieux patriciens de la République, ils n'apprécient pas...

— Non, bien sûr, ils ne savent rien de la puissance, rien de ce que j'entrevois pour toi... Les soirées, *tes* soirées, donnent naissance à des volutes invisibles qui se répandent dans mon monde et sont de véritables délices pour mes sens divins. Elles me nourrissent...

L'Empereur était subjugué par la puissance qui émanait de l'être et par les promesses murmurées à son âme.

— Plus j'ai du plaisir, mon cher Héliogabale, plus je suis puissant, et plus je peux œuvrer à ce que tu deviennes le demi-dieu que tu mérites de devenir.

— Un demi-dieu ? M... moi ?

L'être s'approcha langoureusement du jeune homme.

— Oui, toi, mon beau... Je ferai de toi un demi-dieu... L'égal d'Alexandre le Grand...

— Alexandre...

Héliogabale se prit à rêver. Il se voyait déjà fonder des dizaines de villes. Dans chacune d'elle, il ferait ériger une statue gigantesque à l'effigie de son dieu ainsi que

des temples non moins cyclopéens. Des images s'imposaient à sa conscience...

*Des temples de granit noir, aux colonnes tellement larges que dix hommes peuvent à peine en faire le tour, des cours et des jardins où foisonnent les fleurs de pavot, des fontaines de vins capiteux dans lesquelles s'enlacent les corps de courtisans au comble de l'extase... Puis des prêtres s'emparent de quelques-uns, au hasard... Ceux-là sont égorgés devant le reste des convives hilares...*

La créature retira sa main et la vision s'estompa lentement. Les yeux noirs et glacés se fixèrent dans le regard trouble du jeune homme.

— Oui, je ferai de toi un demi-dieu et tu organiseras de terrifiantes orgies pour moi.

— Oui, soupira-t-il. À commencer par celle de ce soir.

Les fines lèvres hérissées de dents pointues se retroussèrent.

— À commencer par celle de ce soir, bien sûr... As-tu suivi mes instructions ?

— Bien sûr, Seigneur.

— Alors tu vas me rapprocher de toi, tu vas m'emmener dans le palais, et m'installer au centre de l'événement.

Héliogabale acquiesça.

— Très bien.

Ce furent les derniers mots de l'être, qui s'évanouit brusquement, comme il était apparu.

Héliogabale se releva, appela les prétoriens qui montaient la garde devant le temple et leur ordonna de transporter

la pierre à l'intérieur du palais. La soirée s'annonçait bonne. Le jeune Héliogabale regarda les prétoriens se charger de la pierre, puis il rentra en sifflotant, la tête pleine de terribles rêves de grandeur.

\*

La femme laissa échapper un juron. Quelques instants plus tard, une deuxième obscénité franchit ses lèvres. Elle venait d'être contrariée par deux fois.

La première lorsque les gardes prétoriens étaient entrés dans le temple en contrebas : elle avait espéré que l'Empereur irait se recueillir devant son idole infâme, avant de se retirer dans son palais. Le temple n'était pas gardé, elle aurait pu se faufiler discrètement à l'intérieur et s'emparer du béryl noir. Mais non, il avait fallu que l'Empereur demande aux prétoriens d'entrer dans le temple quand lui en sortait, ce qui la rendait furieuse. Elle en était à se demander si elle allait tenter d'éliminer quelques membres de la garde d'élite impériale, lorsque le second imprévu s'était produit : les prétoriens étaient sortis du temple... avec le cristal !

*Non seulement ils l'emportent, mais en plus ils doivent se mettre à trois pour le transporter ! Par les dieux, il est beaucoup plus grand que ce à quoi je m'attendais, et plus lourd aussi !*

Elle se promet de corriger personnellement celui qui était à l'origine de l'information erronée selon laquelle le cristal pouvait facilement être transporté par une femme seule.

*Qu'est-ce que je fais ? J'abandonne ?*

L'idée ne la travailla pas longtemps. Ce n'était pas dans son caractère.

*Non. Hors de question. J'improvise.*

D'un bond félin, elle se laissa couler le long de la gouttière de l'immeuble et atterrit sur la place, dans l'ombre de la façade.

Les gardes impériaux étaient quatre : trois d'entre eux portaient le cristal, et un quatrième, un centurion, dirigeait l'opération.

Quatre...

Mentalement, elle se figura le combat.

*Deux flèches, deux morts, à condition que les traits trouvent la chair entre le casque et l'armure. Le troisième lâche le béril et se saisit du bouclier qui pend dans son dos.... mais il se retourne vers moi... Là, je peux encore lui tirer une flèche tout droit dans l'œil. Reste le centurion... que je devrai affronter au corps à corps. Un rude adversaire, mais j'en viendrai à bout. C'est donc jouable... sauf que... ils vont évidemment se mettre à brailler. Nous sommes sur la place du Palatin, à vingt mètres du palais impérial. Des dizaines d'autres prétoriens vont forcément accourir... Merde ! Je n'ai aucune chance !*

Il fallait donc trouver autre chose, une autre manière de s'acquitter de sa mission.

*C'est comme aux échecs, il faut prendre un coup d'avance.*

Les prétoriens gravirent les marches du palais.

*Ils emportent cette chose dans le palais !*

Elle soupira, puis haussa les épaules.

*Après tout, je n'avais rien prévu pour ma soirée...*

*Autant s'inviter à la cour de l'Empereur décadent.*

Les invités continuaient à entrer dans le palais. Depuis deux heures déjà, des dizaines de personnes avaient pénétré dans le hall. Une armée d'esclaves les y attendait pour les conduire dans la grande salle où l'Empereur donnait sa réception.

Il y avait là des représentants de toutes les castes. L'Empereur avait pour habitude de mélanger les patriciens et les plébéiens, ce qui était tout aussi scandaleux que les dépravations en elles-mêmes. Ici, le gratin se retrouvait avec les prostituées des bas quartiers, les pervers aux bonnes manières côtoyaient les licencieux vulgaires... Parfois, des regards moqueurs ou des considérations hautaines jetaient un froid entre les invités, mais il était vite oublié, car ici, on s'entendait sur l'essentiel : la débauche.

Les premiers arrivés avaient pris une longueur d'avance : certains se roulaient sur le sol, tandis que d'autres se frottaient de manière lascive à ce grand cristal noir que l'Empereur avait fait dresser au centre de la salle.

— Dernière idée fantasque de Sa Majesté ? lança un petit homme rougeaud.

— Non, répondit sa comparse aux lèvres molles, on dit que cette pierre abrite un dieu.

— On dit beaucoup de bêtises, mais l'on ne profite pas assez du moment présent, conclut l'homme.

Et comme pour mettre en pratique ses bonnes paroles, il versa sa coupe de vin sur la poitrine de sa voisine avant de lécher le breuvage écarlate. Plusieurs rires gras saluèrent ce geste.



Au fond de la salle, une femme ne put s'empêcher d'arborer une mine dégoûtée. Quelques instants auparavant, elle se demandait comment récupérer le cristal noir, et voilà qu'elle se trouvait enfin devant lui, au milieu de cette débauche.

*Entrer ici a été beaucoup plus facile que prévu. Il suffisait d'abandonner toutes mes armes et de me mêler à un groupe de prostituées des bas-fonds. Les filles savaient évidemment que je n'étais pas de leur groupe, mais elles m'ont laissée me mêler à elles. Je crois que cela leur faisait plaisir de flouer la garde impériale. Mais que faire maintenant ?*

Un homme lui agrippa le poignet, mettant fin à sa réflexion.

— Viens, ma jolie ! lança-t-il d'une voix qui puait le rance et l'alcool.

— Lâche-moi si tu ne veux pas perdre un membre, répondit la guerrière d'un ton froid.

L'homme, avisé, la lâcha immédiatement.

— Eh bien ? Pourquoi tu me parles comme ça ? On est là pour s'amuser, non ?

— Je ne m'amuse pas avec des porcs dans ton genre, dégage !

Le rire de l'homme mourut dans sa gorge. Il voyait bien que la femme qui lui faisait face était capable de lui arracher les yeux, au sens figuré, mais surtout au sens propre. Il ne voulait pas perdre son temps avec quelqu'un qui n'était pas consentant. Il fit un signe vulgaire de la main et partit rejoindre une farandole qui faisait le tour de la salle.

La femme le regarda partir avec indifférence.

— Tu l’as promptement congédié !

— Pardon ?

Elle se retourna. L’homme qui lui faisait face était d’un autre acabit. Impeccablement soignée, sa chevelure noir de jais coulait le long de ses joues en deux favoris qui se rejoignaient pour former une barbe en collier, taillée avec précision. Il portait un plastron d’acier imitant des abdominaux et des pectoraux saillants. De part et d’autre, deux griffons affrontés étaient gravés avec le plus grand soin. À la hanche de l’homme pendait un glaive.

*Une arme de la légion, une arme réelle, pas une épée d’apparat. Ce type, certainement haut placé, est un vrai dur et c’est le seul à pouvoir porter ses armes en ces lieux. Prudence.*

— Je dis que tu l’as promptement congédié.

— Oui, en effet. Je n’aime pas les porcs dans son genre. Tu es ?

— Je me nomme Messius Decius, général de la VI<sup>e</sup> légion d’Orient. À qui ai-je l’honneur ?

— Enchantée, je me nomme Saphina. Je viens aussi d’Orient, mais je ne suis pas générale.

Elle espérait faire un brin d’humour et profiter d’un rire poli pour s’éclipser. Il n’en fut rien. Le général Decius n’était apparemment pas d’humeur à rire.

— Tu viens d’où, en Orient ? De quelle région ?

— Euh... D’une région plus proche que la tienne, j’en ai bien peur, Général. Je viens de Macédoine.

— Hmmm, la patrie du grand conquérant.

— Oui, en effet. Bien, je ne vais pas te déranger plus longtemps...

— Tu l’as traité de porc...

— Hein... Qui ?

Il désigna du menton l’homme qui l’avait accostée et qui se vautrait à présent dans un plat de raisins, sous l’œil amusé d’un groupe aussi aviné que lui.

— Ah oui, lui... Et alors ?

— Que fais-tu ici ?

— Comment ?

— Si tu ne supportes pas ce genre de comportement, que fais-tu ici ?

— Eh bien, je...

Elle hésita et regarda autour d’elle. Toutes les personnes présentes étaient plus ou moins engagées dans des actions obscènes. Toutes sauf trois : eux deux et l’Empereur. Celui-ci regardait la foule dépravée à ses pieds ; il semblait se complaire à dévorer des yeux ses invités, comme s’il fusionnait avec chacune des personnes présentes.

*Abject !*

Le regard extatique de l’Empereur se posa sur eux ; ses lèvres étaient déformées par un rictus à la fois repoussant et effrayant. Saphina sentit le général se raidir à ses côtés. Comme elle, il goûtait peu les réjouissances de l’endroit. Comment l’Empereur allait-il réagir ? S’il en prenait ombrage, il pourrait demander à ses prétoriens de les tuer sur-le-champ, cela s’était déjà vu, et peu de soirées impériales se terminaient sans morts. Et alors, ce qu’ils virent tous deux fit courir un frisson de terreur glacée le long de leur échine. Derrière Héliogabale se tenait la fine et répugnante silhouette de son dieu.

— Qu’est-ce que... ?

La main de Decius se referma sur la poignée de son glaive. À cet instant, l'Empereur se saisit d'un cordon de tissu rouge qui pendait le long d'une colonne et le tira. Dans un fracas assourdissant, une partie du plafond s'ouvrit et libéra des centaines de milliers de pétales de rose.

Mais ce qui aurait pu être un geste esthétique donnant une touche raffinée à cette soirée de débauche était en réalité un acte homicide. Car les pétales étaient tellement nombreux et amassés de manière si compacte que leur masse ensevelit une dizaine de participants aussi certainement que l'eut fait une avalanche dans les sommets alpins. Écrasés, étouffés, les râles des mourants se mêlèrent aux soupirs des vivants.

L'assemblée, surprise, hallucinée, ne comprit pas immédiatement ce qu'il se passait. L'Empereur éclata alors d'un rire de joie hystérique en se pouléchant les doigts d'une manière obscène. Et derrière lui, la silhouette monstrueuse faisait exactement les mêmes gestes. Le monstre imitait-il Héliogabale ou bien l'Empereur n'était-il plus qu'un pantin, ne faisant plus qu'un avec son hôte de l'inframonde ?

Saphina et Decius se regardèrent, chacun trouvant dans les yeux de l'autre la même ferme détermination : il fallait mettre un terme à tout cela.

Autour d'eux, les gens commençaient à sortir de leurs ébats, à se relever, à comprendre ce qui venait de se passer. On retira les corps inanimés de sous les pétales, certains se mirent à sangloter la perte d'un compagnon. Du côté de l'Empereur, la silhouette s'esquiva, comme si elle était à nouveau entrée dans le cristal qui se trouvait non loin.

— Ce cristal, murmura Decius, c'est un daemon !

— En effet, répondit Saphina.

Decius se tourna vers elle.

— Tu n'es pas une courtisane, hein ?

Elle prit soudainement une décision sur laquelle elle jouait sa vie.

— Non.

— Que fais-tu ici ? répéta-t-il pour la troisième fois.

— Je suis venu arrêter cette folie. Débarrasser l'Empire de ce cœur noir.

Decius acquiesça. Il devrait se contenter de cette réponse. Pas le temps d'entamer une enquête, il fallait agir. Mais comment ? Les prétoriens étaient postés à chaque entrée, une demi-douzaine au moins se trouvait dans leur champ de vision. Même un guerrier accompli comme Decius ne pourrait faire face à autant de gardes d'élite. Et puis, pour quoi faire ? Renverser le cristal ? Serait-ce suffisant pour détruire le démon qui l'habitait ? Assassiner l'Empereur ? On avait envoyé des dirigeants en Hadès pour moins que cela... Mais comment se positionnerait la garde ?

Saphina regretta plus que jamais de ne pas avoir ses armes sur elle. Elle n'aurait pas hésité, elle aurait assassiné l'Empereur sur l'instant, quitte à mourir de la main des prétoriens par la suite. Sa vie était dédiée à la chasse et à l'extermination de la magie noire, quel qu'en soit le prix.

Mais elle ne les avait pas et pouvait difficilement tuer l'Empereur à mains nues avant que les prétoriens ne fassent leur office.

Elle regarda la salle. Les gens étaient abasourdis. Catins des bas-fonds, courtisanes de luxe, pervers en tout genre,

marchands replets, patriciens et sénateurs véreux, tous se rendaient compte qu'ils ne devaient leur vie sauve qu'au hasard. Chacun d'entre eux aurait pu se trouver sous les pétales mortels.

Elle pouvait sentir leur colère poindre, et vit certaines mains serrer des pichets ou des couverts, comme s'il se fût agi d'armes prêtes à être utilisées.

— Alors quoi ? hurla l'Empereur avec colère. Pourquoi vous arrêtez-vous ?

Personne ne bougea.

— Reprenez vos activités ! Immédiatement ! C'est un ordre !

Il ressemblait au gamin capricieux qu'il était encore. Il n'avait pas plus de dix-neuf hivers, mais, soudain, il en paraissait dix de moins.

— Mangez ! Buvez ! Baisez ! Tout de suite, ou je vous fais exécuter !

Un flottement agita la salle. Les prétoriens firent quelques pas dans un ensemble parfait, et chacun crut que les gardes allaient massacrer les personnes réunies. Un murmure de peur parcourut la foule.

Mais les gardes n'avançaient pas pour frapper la foule nue assemblée. Ils avançaient, car entrainé à présent une femme d'un âge avancé, parée de bijoux rutilants et d'une robe de soie fine, brodée avec le plus extrême raffinement.

Tous s'inclinèrent, à l'exception notable de Decius.

— Julia Maesa, la grand-mère de l'Empereur, murmura-t-il. C'est elle qui a le véritable pouvoir ici. Elle et la mère de l'Empereur, qui siège à présent au Sénat.

Il dit cela avec un tel mépris que Saphina ne put s'empêcher de sourire. Ces Romains conservateurs n'appréciaient vraiment pas que les femmes se mêlent de politique. Une femme imposée au Sénat par son Empereur de fils était le comble des scandales.

Héliogabale pâlit en voyant sa grand-mère.

— Julia Maesa ? Que... ?

La vieille femme regarda la foule d'un air méprisant.

— Désolé d'interrompre tes... réjouissances, Altesse, mais l'on vient de me dire qu'un accident était arrivé, je venais m'enquérir de ta santé.

— Un accident ? Non, ne t'inquiète pas, il n'y a pas eu d'accident.

— Alors, tu pourrais peut-être m'expliquer pourquoi je vois là des gens qui visiblement sont morts ? Il semble que ton système destiné à répandre de délicieuses roses sur l'assemblée n'ait pas fonctionné et que certains se soient retrouvés écrasés.

— Ce n'était pas un accident, s'entêta l'Empereur, c'était voulu.

La vieille dame eut un rire nerveux et balaya la salle du regard.

— Tu divagues, mon petit-fils, ou tu es ivre. Tu ne peux pas dire...

— Je dis ce qu'il me plaît, Grand-mère ! Je suis l'Empereur !

— Oui, certes.

Julia Maesa avait les mâchoires serrées. Elle venait offrir à son petit-fils une porte de sortie pour ses frasques meurtrières, et il la refusait. Certes, personne n'était dupe, mais tout le monde aurait plus ou moins joué le jeu

si l'Empereur avait accepté, même mollement, l'explication de l'accident.

Mais tel n'était pas le bon plaisir d'Héliogabale.

— Je suis l'Empereur et tu es en train de gâcher ma fête.

— Hmmm... Dis-moi, Altesse, qu'est-ce que ceci ?

— Quoi donc ?

— Ce cristal noir.

— Tu le sais bien, c'est la demeure de notre Dieu ! Celui qui m'a donné mon nom et que je sers depuis mon enfance : le grand Elagabal !

— Moui, je sais, mais que fait-il là ? N'as-tu pas fait construire un temple pour lui, juste devant le palais ?

— Oui ! Mais ce soir, il est là avec nous, et il s'en réjouit !

— Ah ? J'avais plutôt l'impression qu'en tant qu'empereur romain, c'était Vénus qui se réjouissait avec toi. Vénus ou Pluton, je ne sais trop...

— Non, non, Grand-mère, tu te trompes, répliqua Héliogabale, piqué au vif dans son honneur de grand prêtre, qui lui tenait encore plus à cœur que celui d'Empereur. C'est bien Elagabal qui se trouve là.

— Comment peux-tu en être sûr ?

— Pardon ? Je suis étonné que tu t'intéresses aux problèmes de théologie, Grand-mère. Peut-être pourrions-nous en discuter en privé ?

— Non, non, je t'en prie, mon petit-fils. Après tout, c'est l'occasion rêvée d'éveiller ton public à la grandeur de ton, pardon, de *notre* dieu.

Il réfléchit quelques instants. La foule retenait son souffle, car tous avaient conscience qu'il se jouait là quelque chose d'important pour le destin de l'Empire.



— On peut en être sûr, car notre Dieu agit toujours pour le bien de ses serviteurs. Pour moi en premier, donc pour l'Empire. Nos ripailles et nos libations le nourrissent, et tout ceci pour notre plus grand bien à tous !

— Elagabal est donc le protecteur de l'Empire ?

L'Empereur hésita avant de répondre. Il savait que les Romains tenaient aux dieux de leurs pères et qu'il aurait du mal à imposer le sien... Mais peut-être sa grand-mère commençait-elle à voir combien le cristal et son hôte pouvaient apporter à l'Empire, peut-être était-elle même en train de lui offrir l'occasion d'instaurer son dieu chéri dans le panthéon de Rome ?

— Oui, Elagabal est le protecteur de l'Empire !

Un murmure parcourut l'assemblée. La vieille femme s'empressa de rajouter avec grandiloquence :

— Un protecteur plus puissant que les anciens dieux ?

— Oui ! ne put s'empêcher de répondre son petit-fils.

— Et aujourd'hui, il a montré sa puissance ?

— Oui ! Oui ! Oui ! s'enthousiasma à nouveau l'Empereur, submergé par une nouvelle vague de ferveur.

— La puissance de vie et de mort ?

— Tu as tout compris, Grand-mère ! Aujourd'hui, notre Dieu a montré sa puissance sur la vie et sur la mort ! La mort présente au sein des libations de vie !

Un profond malaise pouvait se lire sur le visage des invités, mais plus encore, et cela était très important, sur le visage des prétoriens présents dans la salle.

La garde était en effet composée de vétérans des campagnes impériales, des hommes durs, triés sur le volet, habitués à la vie austère et sévère des camps de la

légion. Ils n'appréciaient pas la débauche qui se déroulait dans le palais. Les Romains d'alors adoraient des dieux rudes, parfois joviaux et fêtards, parfois sombres et cruels, mais toujours concrets, pragmatiques, et au final protecteurs des foyers romains... Si Jupiter ou Mars voulait une femme, ils la séduisaient en utilisant leurs artifices magiques. On disait qu'un jour, Mars avait séduit une vestale, et que les jumeaux fondateurs de Rome étaient nés de leur union. Mais tout dieu qu'il était, il ne pouvait pas enfreindre les lois les plus sacrées et franchir impunément l'enceinte du temple abritant les vierges sacrées. De même, si les orgies étaient de plus en plus courantes, elles n'étaient habituellement pas placées sous la tutelle d'un dieu particulier. La plupart des gens auraient trouvé cela inconvenant. Comment, alors, croire qu'un dieu puisse se repaître de la déliquescence et de la mort aveugle et cruelle ? Le bon sens suggérait qu'il ne pouvait s'agir que d'un dieu dérangé.

— Tu ne vois pas ce que cela signifie ?

— Non, mon petit-fils, je ne le vois pas...

— Mais si ! Ouvre les yeux ! Le règne d'Elagabal va s'étendre sur tout l'Empire. La vie des faibles le nourrira ! Le plaisir des forts le nourrira ! Il puisera ses forces dans le peuple de Rome et des provinces, et de cette puissance, l'Empire profitera à son tour. Nous conquerrons le monde entier, et les mondes au-delà du monde connu. Et tous nourriront notre Dieu-Roi !

Un silence mortel s'abattit sur l'assemblée. Plusieurs siècles auparavant, le Sénat romain avait justifié sa guerre contre Carthage en expliquant que celle-ci puisait sa force

dans l'adoration de dieux ivres du sang des enfants. Que cette allégation fut vraie ou non importait peu, dans la conscience des Romains présents ce soir, les guerres puniques étaient en réalité un conflit entre deux conceptions opposées du monde, l'une basée sur un certain sens du devoir, de l'honneur et du foyer, et l'autre sur la déchéance et le culte de la puissance offerte par les entités chtoniennes. C'était cet affrontement entre ces deux visions irréconciliables qui avait poussé le vieux Caton à commencer chacun de ses discours par l'injonction « Carthago delenda est » : Carthage doit être détruite !

Et là, quatre siècles plus tard, l'un des dieux de Carthage trônait au centre du palais impérial.

Julia Maesa leva un sourcil et regarda l'Empereur avec un mépris absolu. Sans mot dire, elle tourna les talons.

— Grand-mère, attend ! Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Tu ne vois pas la bénédiction ?

Elle sortit.

Héliogabale hésita, se tourna vers la foule avec un rictus crispé.

— Chers amis, je...

On ne sut jamais qui lança le premier objet, ni même quel était cet objet qui heurta l'Empereur au front. Une coupe ? Un pichet ? Une sandale ? Cela resta un mystère.

Mais Saphina n'oublia jamais l'immense clameur qui suivit, comme si soudain les vannes d'un barrage avaient cédé pour libérer la furie trop longtemps contenue d'un fleuve.

On eut à peine le temps de remarquer la mine étonnée de l'Empereur que des dizaines de projectiles l'assommaient déjà. Devant l'absence de réaction des prétoriens,

la foule assemblée se jeta sur Héliogabale. Les coups plurent, les vêtements furent déchirés, les appels à l'aide rapidement noyés dans un immonde gargouillis. Puis le corps déjà inerte fut emmené dans les rues de la ville où, dit-on, il fut démembré avant d'être jeté dans le Tibre.

Quand la foule en colère se fut éloignée, Decius se tourna vers Saphina. Il pointa le doigt vers le cristal noir qui trônait toujours dans la salle. Personne, en effet, n'avait osé y toucher.

— Es-tu bien ce que je crois que tu es ?

— Euh... Tu peux être plus précis ?

— Tu fais partie de celles qui s'occupent de ce genre de choses. Vous ne répondez pas vraiment aux lois de l'Empire, vous ne payez pas vos impôts à Rome, mais vous protégez l'ensemble des citoyens, c'est cela ?

— Oui, c'est une bonne définition, Général.

— Vous auriez dû disparaître depuis longtemps...

Elle comprit que le général attendait qu'elle termine l'histoire de sa caste, une manière de vérifier qu'elle était bien ce qu'il pensait qu'elle était.

— Oui. Nous n'étions à l'origine qu'une bande de révoltées. C'est le grand Alexandre qui nous a transformées et nous a assigné notre tâche... À nous, les Amazones : chasser et traquer le mal sous toutes ses formes.

— Très bien. Que comptes-tu faire de cela ?

— Laisse-moi l'emporter. Loin. Tu n'en entendas plus jamais parler, je t'en donne ma parole.

Il la regarda longtemps sans rien dire, son regard fixé dans le sien. Il pesait sa décision. Si Saphina était bien une Amazone, elle se chargerait de l'objet maudit avec efficacité.

Apparemment, ces filles savaient y faire avec la magie noire. Si elle n'était pas une Amazone... Que pourrait-elle être d'autre ? Un agent d'une puissance ennemie ? Dace ? Perse ? Elle pourrait alors ramener le cristal noir dans sa contrée.

*Et alors ? S'ils veulent s'encombrer d'un habitant de l'Hadès, grand bien leur fasse.*

— Très bien, emporte cette chose loin d'ici !

— Merci, Général, tu ne le regretteras pas.

Decius acquiesça et se détourna en silence. D'un pas vigoureux, il se dirigea vers la sortie. L'Empereur venait d'être assassiné, il fallait lui trouver un remplaçant. La nuit allait être agitée, et la sécurité difficile à assurer. Les milices urbaines et les prétoriens allaient avoir besoin d'aide.

— Euh... Général ?

Il s'arrêta, sans se retourner.

— Oui ? demanda-t-il avec une pointe d'agacement.

— Pourrais-tu mettre une charrette à ma disposition pour transporter la pierre... ? J'aurai besoin d'une masse aussi...

\*

Elle avait couché la pierre dans la charrette avec l'aide de quelques prétoriens musclés. Si ceux-ci avaient eu quelque répugnance à toucher l'objet, ils n'en avaient rien montré. Il en était allé autrement pour elle, car le contact de la pierre la révoltait. Lorsqu'on passe sa vie à traquer et à combattre la magie sombre, on développe une sensibilité extrême. En touchant la pierre, elle avait senti une vague de nausée la submerger et des images obscènes s'étaient imposées dans son esprit.

Elle n'avait été satisfaite qu'une fois la pierre solidement attachée sur le chariot et recouverte d'une grande bâche de jute. Après avoir récupéré ses armes, elle était sortie par la porte Est de la ville éternelle. Quelques émeutes avaient éclaté de-ci de-là, à l'annonce de l'assassinat de l'Empereur, mais personne ne l'avait inquiétée.

À présent, elle avançait au pas sur la route qui la mènerait vers le delta du Danube, où elle embarquerait pour l'île aux Serpents. Un endroit craint et protégé, dans lequel ses sœurs gardaient les artefacts les plus dangereux.

— C'est une longue route.

Elle sursauta, se leva de son siège et dégaina son épée dans un même mouvement.

— Quels réflexes ! Impressionnant.

Quelqu'un était assis sur la pierre, dans le chariot. Elle reconnut aussitôt la fine et longue silhouette aperçue pendant l'orgie : le dieu de l'Empereur fou !

Elle arrêta le chariot et se mit en garde.

— Oh, ne t'arrête pas pour moi.

Elle hésita.

— Tu as déjà gâché ma fête et tué celui que je manipule consciencieusement depuis dix ans... Le moins que tu puisses faire est d'avancer.

— Qu'es-tu, au juste ? Mâne ? Larve ? Titan ? Ou Djinn, comme disent les Arabes... ?

— Tu me chasses et tu ne sais même pas qui je suis ?

— Non, parce qu'au fond, vous êtes tous une même sale engeance.

— Je t'en prie, tu vas finir par me vexer.

Elle le regarda quelques instants, puis reprit :

— Tu vis dans ce cristal, il est ta demeure. De prime abord, tu pourrais être un Djinn...

— Tu vois que cela t'intéresse. Je suis un Djinn. Mon peuple vit relativement en paix avec le tien, tu peux donc me déposer ici.

— Ton peuple ? D'abord, le terme « djinn » est générique et, quoique la majeure partie de l'humanité ignore leur existence, certains royaumes djinns sont en guerre contre nous...

— Mais moi pas ! Pas mon royaume ! s'exclama l'être, faussement outré.

— De toute façon, ici, on s'en fiche un peu, car tu n'es pas un Djinn.

— Ah ?

— Non. Le cristal qui te sert de demeure est beaucoup trop imprégné d'énergie maléfique. Tu es beaucoup trop vicieux, même pour un Djinn.

— Tu sous-estimes les Djinns...

— Non, tu es un Titan... Ceux que les Hébreux appellent Néphillim.

— Hmm. Tu es certaine que Néphillim et Titan sont une même engeance ?

Elle ne releva pas cette question.

— Tu es donc beaucoup plus dangereux.

Elle attaqua, un coup d'estoc, vif comme un serpent. Son épée s'enfonça dans la poitrine de la créature comme dans un tronc d'arbre.

Il la regarda de ses grands yeux totalement noirs, sa fine bouche hérissée de dents tranchantes tordue dans un rictus sarcastique.

— Pas de chance, l'acier ne me blesse pas.

Il fit un geste vers elle et elle fut projetée une demi-douzaine de mètres plus loin. Elle avait le souffle coupé, mais elle se releva aussitôt, une dague dans sa main. Le dieu était déjà sur elle, une main tenait son poignet, l'autre serrait fermement sa gorge. Elle suffoquait.

— Je suppose que tu dois être une bonne combattante. C'est rare, dans ce monde, puisque la plupart des femmes restent aux fourneaux.

Elle lui cracha à la figure et envoya son pied dans sa poitrine. Mais là encore, elle avait l'impression de frapper une souche d'arbre. Elle commença à suffoquer et sentit son cou craquer. Dans quelques secondes, elle serait morte, la nuque brisée ou la trachée écrasée. Dans un geste de désespoir, elle parvint à dégager son poignet et à viser le bras qui la tenait. Sans difficulté, le dieu para le coup de sa main libre.

— Je te l'ai dit, l'acier ne me... Aïe!!!

Elle venait de tenter un deuxième coup. Le dernier qu'elle pourrait sans doute donner. Au dernier moment, elle avait anticipé la parade, dévié et touché la clavicule, juste à la base de la gorge. Le sang avait giclé.

Le monstre la lâcha et mit sa main sur sa blessure en un geste réflexe, titubant.

— Comment as-tu... ?

Elle parvenait à peine à respirer et ne gaspilla pas ses forces à répondre. Elle savait que la créature ne mettrait pas beaucoup de temps à récupérer. Beaucoup moins qu'elle.

*Je ne parviendrai jamais à la vaincre, je n'ai qu'une solution.*



Elle courut jusqu'au chariot. Sur cette courte distance, par deux fois, elle crut qu'elle allait défaillir tant l'air avait du mal à arriver à ses poumons, mais elle parvint finalement à côté du cristal. Elle lâcha sa dague.

*Totalement désarmée...*

Elle s'empara de la masse qui se trouvait sur son siège. En un clignement d'œil, la créature fut à côté d'elle. Avec la force du désespoir, elle leva à deux mains le lourd marteau et l'abattit au centre du cristal.

Il lui sembla qu'une forte vibration secouait le monde. Peut-être que la terre tremblait ? Sans réfléchir, elle frappa une deuxième fois, puis une troisième et une quatrième. Sous la bâche, il lui semblait à présent que le cristal était brisé en deux. Elle continua à frapper, encore et encore, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des dizaines de petits morceaux noirs.

Le soleil se leva. Avec la lumière du jour, elle se calma et tomba sur le siège. Elle regarda autour d'elle. Nulle trace de la créature. Avait-elle disparu dès le premier coup ? Ou lorsque le cristal s'était brisé ? Elle ne pouvait le dire. L'important, c'est qu'elle n'était plus là. Elle tâta sa gorge qui lui faisait atrocement mal.

*Il s'en est fallu de peu. Que les dieux bénissent les dagues enchantées en argent pur.*

Elle but un peu d'eau et grimaça sous la douleur. Puis elle reprit les rênes et poursuivit son long périple, non sans adresser une louange à la déesse Diane, protectrice des Amazones.



## CHANT PREMIER

### AN 247 DE LA NOUVELLE ÈRE – ÉTÉ

*« Le roi de Crète Astérion étant mort sans enfants, on refusa à Minos le royaume auquel il prétendait. Il fit donc croire qu'il avait reçu la royauté de la part des dieux, et pour le prouver, ajouta qu'il obtiendrait la réalisation de n'importe laquelle de ses prières. Il implora Poséidon de lui offrir un superbe animal qu'il lui sacrifierait. Alors qu'il priait, Poséidon fit surgir des profondeurs et sortir des flots un magnifique taureau blanc.*

*Minos obtint ainsi le trône, cependant, il trouvait l'animal si beau qu'il décida de tromper le souverain des mers en mettant le taureau dans son cheptel et d'en sacrifier un autre. Minos obtint assez rapidement le contrôle des mers autour de son île, mais Poséidon, irrité qu'il n'ait pas honoré sa parole, rendit le taureau sauvage et fit naître en Pasiphaé, originaire d'Axos, la femme de Minos, une passion pour lui. Devenue folle amoureuse du taureau, Pasiphaé trouva un complice en la personne de Dédale, un architecte qui avait été exilé d'Athènes pour meurtre. Celui-ci construisit une vache de bois*

*qu'il mit sur des roues, en creusa l'intérieur, puis il y ajouta la peau d'une vache qu'il venait de dépecer, et, l'ayant placée dans une prairie où le taureau avait coutume de paître, près de Gortyne, il y fit entrer Pasiphaé. Le taureau arriva et s'accoupla avec elle comme si elle était une véritable vache. Pasiphaé donna ainsi naissance à Astérios, ou Astérion, qu'on appelle le Minotaure : il avait la tête d'un taureau et le reste du corps d'un homme.*

*Suivant les conseils de ses oracles, Minos enferma ce monstre dans une prison construite tout exprès par Dédale, le Labyrinthe. Avec son enchevêtrement de méandres, il était impossible pour le Minotaure de trouver la sortie. » Apollodore d'Athènes.*

\*

## PHILIPPE L'ARABE

— Ils sont faits comme des rats !

L'empereur Philippe l'Arabe sourit et regarda le général Decius, son bras droit. Celui-ci lui rendit son regard. Ses lèvres restaient de marbre, Decius ne souriait jamais, mais il acquiesça tout de même avec enthousiasme. Philippe se tourna alors vers les deux autres cavaliers qui étaient à ses côtés : Gaius Tarquini, le patriarche de l'une des familles les plus puissantes de Rome, et Caius Julius Priscus, son propre frère et consul général de la partie orientale de l'Empire. Il fronça légèrement les sourcils. Ces deux-là ne se quittaient plus.



*Que manigance Tarquini ? Il est plus rusé et plus dangereux qu'un serpent. Pourtant, je le laisse fureter près de moi. Il est puissant, j'aurai besoin de ses conseils et de son argent quand je rentrerai à Rome. Mais peut-on réellement élever des serpents dans son jardin et espérer qu'ils ne mordent que les voisins ? Je me le demande...*

Caius Julius se tourna vers son frère et afficha un sourire franc.

— Tu l'as remarqué, mon frère ?

— J'ai peut-être moins l'habitude que toi des champs de bataille, mais oui, je l'ai remarqué.

— Ils sont complètement enfermés. Nous pouvons mettre le siège.

Ils ramenèrent leur regard sur le fort qui leur faisait face. Celui-ci était de taille moyenne, fait de pierres et de bois.

— C'est un bon fort, lâcha Gaius.

Une phrase qui tomba comme une lame de couteau.

Il regarda les autres de son regard glacé.

— C'est un bon fort, presque une forteresse. Je parle en connaisseur, ma famille fortifie des villes pour l'Empire depuis des générations. Le siège pourrait prendre des mois.

L'Empereur resta silencieux un bon moment ; il s'apprêtait à répondre quand un cri terrible l'interrompit. Déchirant l'atmosphère, le cri du griffon retentit une seconde fois. Les prétoriens qui se tenaient à quelques mètres de l'Empereur frémirent. La monture mi-aigle, mi-lion, plongea et atterrit entre eux et l'Empereur. Presque trois fois plus grosse qu'un robuste cheval, elle aurait pu mettre les quatre cavaliers en pièces bien avant

que les prétoriens puissent agir. Heureusement, elle était tenue d'une main ferme par son cavalier, Varus Massarus, capitaine des gardes de la famille Tarquini dont il portait le grand bouclier ovale frappé du scorpion. Il s'inclina bas devant l'Empereur.

Gaius Tarquini l'interrogea du menton.

— Comme nous le pensions, Maître. Ils ont séparé leur armée en deux et tentent de nous contourner.

— Parfait, dit l'Empereur.

Ainsi, cette campagne allait trouver son aboutissement. Depuis plusieurs mois, ils traquaient la tribu germane des Carpes. Ils leur avaient infligé plusieurs défaites et les avaient repoussés jusqu'au pied des montagnes Carpates, dont les barbares tiraient leur nom. Bien que la légion n'ait jamais été réellement en danger, cette campagne avait été éreintante, émaillée de petites escarmouches et, jusqu'à un certain point, environné d'un brouillard maléfique. En effet, les Carpes s'étaient adjoint l'aide d'une sorcière gothe qui avait harcelé l'armée impériale de ses sortilèges. Cela avait joué sur le moral des troupes et finalement, c'est Gaius Tarquini et son garde qui avaient eu raison d'elle.

*C'est peut-être pour cela que je me sens redevable envers lui. En plus, il est devenu un véritable héros aux yeux des troupes.*

Durant le combat qui avait mis fin à la vie de la sorcière, le commandant des auxiliaires scythes, un certain Yares, avait perdu la vie. L'Empereur en avait été affecté. Il s'était pris d'affection pour cet officier si dévoué à l'Empire et si courageux. Gaius avait témoigné :

il était mort bêtement, une flèche perdue dans l'œil. On n'avait même pas pu retrouver son corps et lui rendre un dernier hommage.

*Quelle idiotie... Beaucoup de braves ont une mort vraiment stupide. Au moins avons-nous été libérés de ces maléfices ! Et cela, je le dois à Gaius Tarquini. Mais pas que cela... Il a aussi fait venir des alliés incroyables dont tout Empereur rêverait.*

Il se tourna et regarda le petit bois sur la colline sud-ouest. De là où il se trouvait, il pouvait deviner les silhouettes gigantesques des Minotaures. Pour l'instant, il les avait relégués là afin que l'ennemi ne puisse se rendre compte de leur nombre exact. L'état-major avait eu l'occasion de constater leur efficacité au combat. Chacun de ces monstres valait une douzaine d'hommes. Dès lors qu'il les avait fait paraître sur le champ de bataille, plusieurs clans carpes s'étaient enfuis ou rendus, ce qui expliquait la longue déroute qui se terminait ici, devant cette forteresse.

— Que faisons-nous ? demanda son frère.

Philippe l'Arabe se tourna vers lui et le considéra un moment.

— Nous nous sommes vraiment élevés, hein, mon frère ?

— Euh, oui...

— Depuis notre province syrienne natale qui nous a valu ce surnom d'« Arabe », jusqu'à Rome...

— Bien sûr, mais...

— Je vais te laisser me conseiller, Caius, mon frère.

Decius laissa malgré lui échapper un grognement. L'Empereur ne le remarqua pas ou n'y prêta pas attention. Gaius cependant regarda le consul qui conseillait

Philippe depuis des années et qui était sans doute le plus expérimenté en matière militaire. Certes, Caius Julius n'était pas un débutant, il avait dirigé une cohorte préto-rienne dans l'un ou l'autre engagement contre les Perses. Mais il n'avait jamais pris la tête d'une armée.

Decius se renfroгна. Philippe faisait le choix de favoriser son frère, mais, ce faisant, il se mettait son conseiller à dos. Ceci plut extrêmement à Gaius Tarquini. Des dissensions à ce niveau du pouvoir en place étaient quelque chose de précieux dont il saurait tirer parti. D'autant que si les liens se resserraient entre l'Empereur et son frère, ce qui était visiblement le but recherché par le maître de Rome, cela entrerait dans ses plans personnels de la meilleure manière qui soit.

Caius s'inclina sur sa selle avec une déférence qu'on ne lui avait jamais vue jusque-là.

— Si tel est le désir de mon Empereur.

— Que devrions-nous faire, selon toi ?

Caius réfléchit quelques instants avant d'exposer son plan.

— Lors de la précédente confrontation, nos ennemis se sont séparés. La majeure partie de leur armée s'est réfugiée dans cette forteresse.

— Exact.

— Maintenant, l'autre partie tente de nous prendre à revers.

— Oui.

Il se tourna vers le cavalier-griffon.

— Savent-ils que nous sommes au courant ?

— Ils marchent d'un pas rapide, sans prendre la peine de couvrir leurs traces. Je crois qu'ils comptent sur l'effet



de surprise. Ils espèrent débouler dans notre dos avant que nous nous en rendions compte.

— Et à cet instant, ceux de la forteresse feront une sortie, comme ça nous serons pris entre deux forces.

— Sans le moindre doute, Imperator.

Caius se mordit la lèvre inférieure.

— Nous devons les laisser faire...

— Quoi ?!? s'exclama Decius. C'est de la folie !

— Oui, laissons-les faire ! s'entêta le frère de l'Empereur.

— Mais nous serons alors pris de revers. Nous risquons d'être écrasés.

— Non, pas si nous les prenons de vitesse.

— Que veux-tu dire ?

— Ils ne savent pas que nous connaissons leurs plans, d'accord ?

— Oui.

— Ils pensent qu'ils vont arriver ici à l'aube et nous prendre par surprise.

— Et ?

— Quand seront-ils là ?

— Dans deux jours, peut-être un peu moins s'ils forcent l'allure.

— Très bien, alors mettons le siège devant le fort, faisons comme si nous étions prêts à rester longtemps. Dans le même temps, envoyons nos cavaliers auxiliaires légers pour les contourner...

— Les prendre à leur propre piège ?

— Exactement ! Dès que les troupes à l'intérieur de la forteresse sortiront, nous chargerons ceux qui viennent de l'autre côté avec nos cavaliers et nous écraserons ceux qui sortent avec les troupes qui font le siège.